

Le roman catholique d'un agnostique

Le règne de l'Esprit malin. Tel est le titre d'un roman que Ramuz écrit entre 1914 et 1917. Le travail sur ce roman accompagne donc «l'apocalypse» de la Première Guerre mondiale; c'est le récit d'une catastrophe touchant un village valaisan dans lequel on reconnaît Lens.

PAR BENJAMIN MERCERAT | PHOTOS: DR

C. F. Ramuz, poète hanté par l'Absolu, n'en est pas pour autant enfermé dans sa tour d'ivoire. La prégnance de l'Absolu dans l'homme, il la trouve dans le lien social, la communauté, dont l'idéal qu'il s'en fait n'est pas étranger à la Communion des Saints. Or Ramuz, comme il l'écrit dans son Journal, se considère comme un «chrétien sans Christ».

Dans *Le règne de l'Esprit malin* est décrite l'action du diable sur une communauté. Le malin, comme dans les légendes, a pris les traits d'un certain Branchu, cordonnier qui arrive au village au début du récit. Son talent et ses prix le font rapidement accepter par la population; mais une série de malheurs coïncide avec son installation. Des bêtes meurent, des enfants tombent malades; Lude se révolte contre sa condition et décide d'aller déplacer les bornes limitant ses champs: il fuit ensuite son foyer, laissant sa femme et sa fille Marie.

Or l'emprise de Branchu augmente: il ramène à la vie la vieille Marguerite; mais d'autre part il jette de mauvais sorts aux jeunes femmes. Il faut que son action cesse. Au moment où il doit être cloué au mur par la foule en colère, un rire effrayant sort de sa bouche et tous s'enfuient. Le diable,



«Vue de Lens, mulet blanc», Albert Muret, Association «Les Amis de Muret». C'est grâce au peintre Muret que Ramuz a découvert Lens.

même s'il peut faire croire à certains qu'il est le Christ, s'en différencie fondamentalement en ceci qu'il rejette la Passion.

Branchu réunit à l'auberge communale les habitants peu scrupuleux, leur offre tout ce qu'il est souhaitable d'avoir comme biens de ce monde. Le curé du lieu a fui, on le retrouvera pendu. D'où viendra le salut? Au début de la crise, la jeune Marie Lude, son père ayant fui après son forfait, a quitté le village avec sa mère. Y revenant pour faire paître sa chèvre, elle est appelée par une voix qui semble être celle de son père. Elle s'approche et constate la désolation des lieux; les derniers résistants lui intiment de ne pas approcher de l'auberge. Alors que Branchu sort pour se confronter à elle, elle fait le signe libérateur, le signe de la croix.

Le village est sauvé.

Ce qui frappe ici d'un point de vue chrétien, c'est l'absence de toute médiation christique. Si le signe de croix est efficace, c'est parce que le Christ a accepté ce supplice pour nous sauver; or le Christ n'est à aucun moment présenté comme le Sauveur. C'est sur la jeune fille que se reporte en quelque sorte toute la vertu salvifique; et cela annonce le roman suivant de Ramuz: *La Guérison des malades*, dans lequel une jeune fille alitée prend sur elle tous les maux d'une communauté, qu'elle finit par sauver par sa mort. Là encore, dans ce récit inspiré par la vie de sainte Lydwine de Schiedam que Ramuz transpose dans son système de pensée, le Christ n'a guère de réalité spirituelle.

Bibliographie:

C. F. Ramuz, *Le règne de l'Esprit malin* (1917) in *Œuvres complètes*, tome 2, éditions Rencontre, 1967.

